

Un jour, les autorités allemandes décident d'expédier à HAMBOURG et ailleurs, sept cents ouvriers de l'Arsenal .

Ca ne s'est pas fait par surprise, à grands coups de raffles dans les rues ou de fouilles dans les maisons .

En ce temps (quand je dis "en ce temps", je veux dire Octobre et pas après) la situation était relativement calme à BREST. Apart les bombardements anglais qui étaient tout ce qu'il y a de correct à côté de ce qu'on allait connaître . En plus de ça, les ouvriers de l'Arsenal avaient une sorte de statut tout à fait inconnu des gars du bâtiment . La stabilité de l'emploi, le recrutement local, mille choses donnent à l'ouvrier de l'Arsenal des réactions tout à fait différentes de celles du gars du bâtiment . Il s'échauffe moins vite et se refroidit moins vite aussi ; toutes ces particularités prouvées par divers événements mériteraient une étude dans une histoire de BREST .

Bref, les autorités allemandes font ~~partir~~ expédier une convocation à chacun des sept cents ouvriers. Signe que les allemands devaient suivre de près la température un peu partout. Notre petit groupe réagit et sort un tract, un pauvre petit tract à 2 ou 300 exemplaires . Bien qu'il ait assez largement circulé, on ne peut lui attribuer grand chose dans les événements qui ont suivi . D'ailleurs, le dit tract se contentait d'appels très généraux à la Résistance et on était bien embêté pour fixer des conseils précis en ce moment .

D'autres gens ou groupes ont peut-être fait un tract aussi pour cet événement, mais je n'en ai jamais rien su.

Un soir, vers 19 H., plusieurs copains et moi, nous allons vers la Porte Tourville. Il y avait déjà pas mal de monde. Au lieu de convoquer les ouvriers à la gare, les allemands avaient jugé meilleur de leur faire prendre le train dans l'Arsenal. C'était pas très astucieux .

La foule augmentait de minute en minute. Des gars arrivaient, en groupes, seuls, en famille, avec musettes et valises . La foule était silencieuse, très silencieuse. Seuls les partant manifestaient leur colère à haute voix. Certains avaient pris une petite cuite. Beaucoup disaient très fort : "Nous sommes des minables, des dégonglés de partir ainsi". Au total, il en manqua bien peu sur les 700 . L'idée de refuser n'avait pas encore conquis les têtes et à l'Arsenal moins que sur les chantiers, à cause du domicile fixe, de la famille établie là et de mille choses .

Nous, nous regardions comme tout le monde; on ne savait que faire . Et les ouvriers de l'Arsenal arrivaient toujours et disparaissaient par la Porte. Le train n'était pas visible. Peut-être que s'ils étaient venus en masse, il y aurait eu quelque chose, mais chacun était isolé avec sa famille qui pleurait ou qui essayait de le calmer .

Près de la porte, à côté de nous, il y avait seulement deux feldgendarmes. Ils n'embêtaient personne. Ils devaient se demander aussi comment ça se passerait. Sur le toit d'une sorte de bicoque en bois, il y avait plusieurs marins allemands, ils regardaient comme tout le monde .

C'était bête. On avait fait un tract et on restait là dans la foule comme des idiots , sans rien dire. On s'était fixé un plan de travail tellement

long, amassé une petite fortune d'expérience, de papier, d'encre de ronéo, on avait un si petit capital de copains trouvés avec tant de peine qu'on se dégonflait de lancer tout cela sur le tapis de jeu. On était devenu si patient que ça nous enlevait le culot et on avait vu tant d'indifférence qu'on n'arrivait plus à flairer quand la foule va se mettre en colère. Et puis aussi, à force de se méfier de tout le monde, on arrivait à ne plus réaliser que tous ces hommes et femmes étaient des amis. Et tout d'un coup, juste à côté de quelques wagonnets de terre, un groupe de jeunes gars lève les poings et scande : "LAVAL au poteau, LAVAL au poteau". Ça a fait partout comme un choc électrique.

Ça devait être la bonne formule, car on s'est mis à gueuler comme si on avait appris cette phrase en naissant. Et voilà que les deux Feldgendarmes s'envoient. Et les marins Allemands, du toit de leur bicoque, lancent des paquets de cigarettes aux jeunes gens, tout le monde était plus ou moins ahuri.

Les portes de l'Arsenal se ferment et ça provoque un nouveau silence pendant dix bonnes minutes. De temps en temps, divers petits groupes scandaient : "A mort LAVAL", mais la foule écoutait les bruits qui pouvaient venir de l'ARSENAL. Et il y avait foule. C'était noir de monde, depuis la rue Louis Pasteur jusqu'au Cours d'Ajot. La nuit commençait à tomber.

On a entendu le sifflet du train et d'un seul coup tout le convoi a entonné l'Internationale. Alors la foule a explosé. Tout près de moi, un petit vieux a enfoncé d'un seul coup le képi d'un flic jusqu'à son menton en lui braillant aux oreilles "salaud".... et le flic est parti en courant. Tout le monde hurlait, chantait et courait. Le train roulait doucement dans les douves du château. Il fallait arriver au pont du Commerce en même temps que lui. Quand le train est passé là, il y avait peut-être dix-mille personnes. Dans sa guérite, une sentinelle allemande a pris peur et tiré en l'air. Ça n'a impressionné personne, et comme personne ne lui faisait de mal elle est restée tranquille ensuite.

Le train s'éloignait et on entendait toujours l'Internationale.

On est revenu lentement vers la rue de Siam. Il y avait des femmes qui pleuraient et la masse de ceux qui tout d'un coup étaient contents parcequ'ils venaient de se retrouver, de se reconnaître. On était content d'entendre les chants de l'immense masse qui s'était groupée pour remonter vers Recouvrance, on était content de marcher en colonne vers Saint Martin en chantant tous les hymnes interdits. On a littéralement occupé la rue du Siam pendant 2 Heures sans qu'un militaire Allemand montre son nez. C'est seulement vers 23 H. 30 quand nous n'étions plus que 200 jeunes qui continuions à descendre et remonter la rue Jean Jaurès que la Feldgendarmerie sortit, pistolet au poing et nous força à nous disperser. Elle arrêta une douzaine de gars qui furent relâchés trois jours après. Signe qu'en ce temps, les autorités Allemandes jugeaient plus habile de ne pas trop montrer leur force. A mon idée, elles craignaient une grève générale à BREST. Ça aurait pu être

..../....

trés très gênant pour les sous-marins. Le lendemain, sur le chantier, les Allemands demandaient ce qui s'était passé : " Ouvriers pas volontaires?" Bien sûr que non. J'expliquais cela en détails à un Caporal qui fit la traduction à une dizaine de soldats. C'était un Caporal bien sympathique et plutôt mal vu du Sergent, Chef de poste .

A la Base, mon frère expliquait à un vieil ouvrier Allemand le sens réel de "AMOLALAL, AMOLALAL", que ce dernier avait retenu de la manifestation .

A Des signes imperceptibles, on devinait que plusieurs Hambourgeois de la Marine Allemande et de l'Arsenal avaient vu d'un bon œil la manifestation de la veille .

Et très vite, les nouvelles du train arrivèrent. Nouvelles pas contrôlées, souvent exagérées. On disait que le convoi n'avait pas encore dépassé MORLAIX, que tous les carreaux étaient cassés, que des ouvriers avaient détaché des wagons en marche , qu'un tas de types s'étaient sauvés . Il y avait du vrai et du faux. Mais ces nouvelles correspondaient à notre présent état d'esprit .

Ce soir de manifestation, il y eut quelque chose de changé dans toutes les têtes. C'était plus possible qu'on parte ainsi. A l'avenir les Allemands devront traquer longtemps les réfractaires .

On s'était vu dans la rue. On avait vu qu'on était tout le peuple de BREST . On s'était rappelé notre force d'un seul coup. Chacun disait sur le chantier " c'est possible de ne pas partir, c'est possible de résister ".

Et comme ça, bien que les nazis aient déporté d'un coup 700 ouvriers, ils n'avaient pas pu empêcher que par la même occasion, une drôle d'idée entre dans la tête de 20.000 ouvriers de l'Arsenal et des chantiers .

x

x x

Calvin D

Hanoi. Octobre 1953